

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 40 (1902)  
**Heft:** 19

**Artikel:** Une séance chez le dentiste  
**Autor:** Bicheler, Eléonore  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-199358>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

une douzaine de morilles. Quand ce petit manège s'est répété quelques fois, vous commencez à concevoir qu'il existe un rapport entre la fève et la morille, et, dans le secret de votre esprit, vous bâtissez votre petit château en Espagne. A la première fève en vue, vous prenez les devants et... revenez bredouille ! D'ailleurs le maître, son truc éventé, change de tactique : on passe en famille sous les fèves.

« En voilà une ! » dit Jules.

Agité comme une mouche prise sous une cloche, vous tournez éperdument sur vous-même, sans rien voir.

— Où donc ?

— Là, entre vos pieds ; ne bougez pas, vous allez l'écraser.

Enfin, vous comprenez que le calme vous manque et que le calme est la condition *sine qua non* pour découvrir la morille. Aussi, la journée finie, vous aurez quand même dans le fond de votre mouchoir une demi-douzaine de morilles parfumées et plutôt grosses, car vous n'aurez su voir que celles qui le sont !

Pour qui tient à la réputation de bon morilleur, il est aisé de s'en donner l'apparence. Voici la recette ; surtout, servez chaud !

Vous remplissez votre mouchoir de petites pives et de mousse ; par dessus vous arrangez les quelques morilles trouvées, de façon qu'elles se laissent entrevoir discrètement.

— Tout ça de morilles ! dit un passant.

— Et puis qu'on n'en a pas encore assez.

— Eh bien, vous êtes des fins !

Et pendant qu'un sourire de triomphe et de condescendance s'esquisse sur vos lèvres, vous passez lestement et pour cause.

Les morilleurs sont volontiers un peu blagueurs. Quand ils comptent leurs prouesses, ils rendraient des points à ceux de Marseille ou de Tarascon.

— Te souviens-tu de la morille à Gérard, celle qu'il avait trouvée dans le trou d'une pierre, au fond de son jardin ? On pouvait bien la voir, mais pas la toucher.

— Et la mienne, celle qui avait poussé sur le bord de mon képi, où je mets mes morilles sèches ? Je l'avais laissée pour l'inspection et le major m'a fiché six heures de clou : il a cru que j'avais mis deux ponpons à ma seille à chouchoute.

— Moi, j'ai vu mieux que ça, dit le maître. Il y a deux ans, j'avais ramené un gros mouchoir de morilles depuis la Begasse et, nature, comme le mouchoir était propre, je m'en suis servi plus tard. Voilà-t-il pas que le printemps suivant, je me sentis pris par le nez ; plus moyen de souffler ! Je consulte le docteur, celui du Château, et qu'est-ce qu'il découvre ? Une grosse morille qui m'avait germé dans la trompe à moustache !

— La trompe d'Eustache, je suppose.

— Fais pas le malin ; de moustache, quand je te dis ! Et qu'elle forçait vingt-trois centimètres...

— Et qu'en as-tu fait ?

— Pardi, je l'ai envoyée à ceux de B., pour en semer la graine aux Naz ! X.

### Une séance chez le dentiste.

Elle me faisait très mal et lui m'attendait. Je vais jusqu'à la porte, puis, au moment de presser le bouton de la sonnette, je m'aperçois que je n'ai plus mal du tout. Alors, me souvenant d'avoir encore plusieurs courses à faire en ville, je m'en vais. Mais à mesure que je m'éloigne de la maison du dentiste, la douleur augmente et, bon gré, mal gré, il faut y revenir. Cette fois, inutile de sonner ; la porte s'ouvre comme par enchantement : « Si madame veut attendre ici, monsieur sera libre dans cinq minutes. » Oui, cinq minutes de dentiste ; cinq quarts d'heure pendant les-

quels on est partagé entre la souffrance et l'appréhension de voir arriver le guérisseur.

« Monsieur, elle me fait horriblement souffrir. Ce doit être celle-ci, en haut à gauche, à moins que ce ne soit celle-là, en bas, un peu plus à droite. » — « Hm, hm, montrez-moi ça. » Et scindant son discours de petits coups, qui vous vont jusqu'aux moelles, de son instrument d'acier sur mes dents : « Celle-ci (un coup) aurait besoin d'être aurifiée ; celle-là (un coup) n'en vaut plus la peine : nous allons l'extraire tout à l'heure. Ces deux-là, au coin (deux coups) ne vont pas tarder à se carier. Si nous les arrachions toutes, qu'en dites-vous ? Avec un médecin et du chloroforme cela ira tout seul. Les premiers jours vous souffrirez bien un peu ; du reste, ce n'est pas mon affaire. Mais après, oh après, nous vous mettrons un beau ratelier complet, conditionné d'après les plus récents progrès de l'art et vous serez débarrassée de moi et de mes confrères à tout jamais. » — « Ma dentition est donc en bien mauvais état ? » — « Non, non, trois ou quatre qui ne vont pas, les autres sont saines. Seulement comme on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, mieux vaut prendre ses précautions. » Eh bien, merci ; vous êtes gentil, vous, avec vos précautions. Ne pourrait-on pas aussi, toujours par précaution, vous couper un bras, de peur que la gangrène ne s'y mette plus tard ? » — « Alors, allons au plus pressé. » Et la pince d'acier se ferme sur ma dent. — « Aïe, aïe, mais arrêtez, arrêtez donc ! je ne veux pas qu'on me fasse mal. Reculez-vous. » — « Lâchez-moi, lâchez-moi donc ! Comment voulez-vous que je travaille quand vous me tenez les deux mains ? » — « Alors, vous vous arrêterez quand je crierai ? » — « C'est bon, maintenant j'ai encore six victimes qui attendent. Voulez-vous, oui ou non ? » — « Enfin, puisqu'il le faut. Seulement ne me faites pas mal. Oh, aïe, arrêtez... aïe oh, vous me... ! » — « Han ! tenez, la voilà votre dent, dans cette cuvette. C'était le moment de l'ôter. Quoi ? » — « C'est tout ? » — « Non, maintenant je vais plomber l'autre. » — Et l'homme de l'art relève le marchepied du fauteuil pour que je ne puisse bouger, m'enfonçant un tas de choses en caoutchouc dans la bouche et s'apprête à me bâillonner. Moi, j'arrache tout ! — « Non ! je veux descendre de là. Je ne veux pas me laisser bâillonner, je ne veux pas qu'on m'attache ! Comment voulez-vous que je me défende dans ces conditions ? » — « Mais c'est justement pour que vous ne vous défendiez pas. » — « Et moi je veux me défendre, na ! » — « Alors nous ne pouvons pas nous entendre. » — « Mais oui, vous n'avez qu'à faire comme je vous dis, voilà ! » — « Mais non, c'est vous... »

Pendant, nous avons fini par nous entendre : la dent, objet du litige, a été aurifiée et j'ai gardé les autres.

ELÉONORE BICHELER.

### Lé coincoirès à Dordon.

Sti an, l'est l'abbahy dâi coincoirès, àobin, se vo z'amà mi, l'est l'an io cliào vermenès dè bitès saillont dè terra po prevolâ su lè noyi, lè pérai, lè pomai, enfin su ti cliào bio z'abro dè noutrès verdzi ; on ein vai pertot, pè lè tsamps, lè prâ, lè courtis que devouront et depel'hiont tot, asse rai qu'on protitureu que tint on pourro diablo pè sè pattès.

S'on poi on iadzo arrevâ à estermînâ totès cliào vaunèrès dè bitès, du la premira tant-qu'à la derraira, cein sarâi na ruda boun'afère, mà, n'ia pas mèche ! Kâ l'est tot coumeint lè motsès et lè tavans, cein grânè tant qu'on derâi que ti lè z'ans y'ein a mè et jamé dè la via on ne vâo poi ein fèrè façon, à mein que lo bon Dieu ne no baillâi on coup dè man, on dzo que sarâ dè bouna et que l'einvoyai con-

tre cliào bourtiâ dè bitès, onna peste, on dè-ludzo, lo choléra mortibusse que dourâi on part dè senannès et que lè fassè crèvâ à tsavon et lè voires assebin.

Mâ, po lo moment, faut se conteintâ d'ein estermînâ no-mimo lo mè qu'on pào et l'est por cein que ti lè z'ans que cliào tsancres dè cancoires sè mettâ à prevolâ, faut allâ sa-càorè lè z'abro la nè, àobin dè bon matin adon que le sont aliettaies pè dezo lè folhies, ein reimpliâ dâi sa et lè portâ dein la tsaudaire dè la coumouna po lè z'escoffiî.

Et, coumeint vo sèdès, tsacon est d'obedzi d'ein veni portâ on tant dè quartéron, suivant dièro l'a dè pousès dè terrain.

Dein 'na coumouna proutso dè Montbliesson, l'aviont decidâ, po cliào cancoirès, dè menâ lè tsaudairès ein défrou dâo veladzo, io on fasai lo fu dein lo teimps quand on batio-râvès lo tsenêvo, paceque y'ein a que desiont que cliào couètès dè cancoirès fasiont cheintre mau pè lo veladzo ; l'ont amenâ on demimoulo dè sapin po fèrè couaire l'èdhie et quat-tr'à-cinq sa dè tsau po mècliâ per dedein, que cein devèssâi fèrè crèvâ cliâ vermena sein trêve ni rémission. Et coumeint failai bin dou gaillâ po fèrè tot cé commerço l'ont nonmâ lo sergent et lo taupi « préposès âi coincoires » à trai francs per dzo.

Po que cliào bitès, on iadzo crèvâies, n'eimpouèzâi pas et que séyant réduites bin adrai, l'aviont fè, decoulè lè tsaudaires on pecheint crâo et à mésoura que l'eint aviont fè 'na couèta, lè poaisant avoué on goumo et lè tsapâvant dein la crâo, pu l'âi fottiont on part dè palâ dè tsau pè dessus et vouaïque fè, passâvont adon à on autre couèta.

On dzo que lo vòlet à Dordon, arrevâ avoué dou sa dè coincoirès su 'na bérassa, lo sergent et lo taupi étiont vîa, l'aviont etâ baire on demi-litre à la pinta, kâ paret que cé mèli baille onco prâo la sai ; adon noutron vòlet, quand vai que y'avâi nion perquie, s'est de : « Ne vu pas dzoure on chàora ice et pis-que sont vîa, vè fèrè mè-mimo. »

Ne fâ don ni ion ni dou, déliettè sè sa et lè voudhiè'na pas dein la tsaudaire, mà dein lo crâo et quand l'eut fè, l'eimpougnè 'na pâla qu'ètai perquie et se met à combliâ lo crâo avoué la terra qu'on l'âi avâi trê, pu fot lo camp avoué sa bérassa et sè sa ein sè desoint : « Cliào coo ont onco dâo bon teimps, sont bin payi et no faut fèrè lâo z'ovradzo ! »

Quand lo taupi et lo sergent sè sont ramenâ dè la pinta, l'ont rattissâ lo fu qu'allavè sè dé-tieindrè, mà n'ont papi z'a cousin d'avezâ lo crâo et, coumeint n'aviont perein dè coincoirès à couaire, sè sont chètâ decoulè lè tsaudaires et sè sont met à tourdzi ein atteindèint que cauqon arrevâ avoué dâo butin.

Mâ tandi que tourdzivè, vouaïque qu'on out 'na brechon dâo diablo pè vai lo crâo ; on n'ouïssâi què bz... bz... bz... bz... qu'on arâi djurâ que totès lè cancoirès dâo canton dansivant déveron tant cein fasâi dè boucan. Ma fai lài dou gaillâ vont vaire et quand voyont totès cliào bitès que ressaillivant dè terra, l'eimpougnont dâi châtons et râo ! râo ! lè z'étertessant tant que pooivant, mà totès lè minutes, l'ein ressaillivant dâi z'autro que sè mettiont à prevolâ et failai restâ quie po lè z'accliopâ. L'ein ont zu po 'na bouna vouarba, allâ pi !

— Tot parai, desai lo taupi, quand lè z'uront tré totès escoffiî, faut que cliào bitès séyant durès à crèvâ, kâ portant l'ont barbotâ dourai iadzo dein la tsaudaire et te vai, le sont onco ein vîa !

— Cein m'èbahîe assebin, fâ adon lo taupi, mà que vâo-tou ? l'est petètrè assebin la tsau que n'ein met dedein que ne vaillâ rein, ora on fâ dè la tant crouia marchandi !... \*\*